

LÉNA
Soulat

ROMAN

ALEXANDRA SESEN

LÉNA SOULAT

Alexandra Sesen

© Alexandra Sesen, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9479-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Cette histoire n'aurait jamais quitté mon ordinateur sans mes proches. Merci.

Léna était calibrée pour la réussite, pour contrer la malédiction familiale, pas pour les égarements et la futilité. Et pourtant elle se retrouvait ce soir-là à jouer la comédie sociale pour cacher son cœur qui brûlait, incandescent de s'emballer pour un homme qui n'était pas à ses côtés et d'ailleurs peut-être même avec une autre femme.

La comédie avait lieu à Paris, une nuit d'été. C'est un début de soirée dans le Marais, des lumières sont allumées aux fenêtres des immeubles emblématiques de la Place des Vosges. Locataires aisés et noctambules, bureaux encore éclairés par des apéritifs avant départs en vacances ou des employés faisant du zèle : il est vingt-deux heures, la vie de la capitale bat son plein, indifférente au manteau noir qui commence à l'envelopper. Une galerie d'art est elle aussi bien vivante, lumières allumées, musique électronique en fond sonore et le bruit des voix qui ressortent dès que la porte s'ouvre. La galerie est pleine, il s'agit du vernissage d'un artiste plasticien français : Rodrigue Duchamp. Il réalise ses œuvres avec des billes colorées, des milliers de billes colorées, celles avec lesquelles les enfants des années 1970 et 2000 ont joué dans la cour de récréation.

Des professionnels de l'art sont présents, posant des regards sans pitié sur les créations de l'artiste. Leurs assistants ou stagiaires sont sur leurs talons, mi-impressionnés, mi-clairement désintéressés ; certains préféreraient boire un coup avec leurs amis dans le onzième ou regarder un film avec leur partenaire du moment. On croise aussi des jeunes galeristes, de futurs commissaires-priseurs ou des aspirants consultants sans clients, mais riches en followers. Ces derniers jouent des coudes pour parler aux bonnes personnes et abusent de mots compliqués auprès de journalistes, eux -mêmes plus présents pour payer les factures que par passion. On peut aussi voir des influenceurs faire des vidéos face caméra et essayer de se frayer un chemin vers l'artiste pour prendre des photos avec lui. Sait-on jamais, si Rodrigue Duchamp devient célèbre, ils pourront dire qu'ils l'ont soutenu depuis le début.

Au milieu de cette faune classique d'un vernissage parisien, Léna Soulat. Elle parle avec un homme d'âge mûr, Pierre Borges, galeriste respecté qui s'est expatrié à Bordeaux pour vivre ses dernières années professionnelles près de l'océan. Ça, c'est la version officielle. En réalité, il s'est surtout rapproché du Cap Ferret où son amant de 25 ans est concierge pour des villas de luxe. Peu le savent mais Léna, elle, sait. Elle opine du chef aux paroles de Pierre, esquisse un sourire puis porte un regard discret sur sa montre avant de s'excuser auprès de son interlocuteur. Il est vraiment tard mince, elle n'a pas vu le temps passer et doit prendre un vol tôt le lendemain, désolée Pierre, c'était un plaisir de vous revoir. Oui, oui bien évidemment, je vous téléphone dès que je retourne dans le sud-ouest, je n'y manquerai pas, je viendrais chez vous si j'ai besoin de me reposer.

Léna remonte l'anse de son sac sur son épaule, avise le propriétaire de la galerie pour lui faire un signe de la main et s'échappe, discrètement, offrant des sourires pincés aux visages connus et inconnus, priant pour que personne ne la retienne. Elle monte dans un taxi à la station la plus proche et donne son adresse rue de Seine. Une fois assise, elle pousse un long soupir. Quelle tannée ces vernissages, elle n'avait vraiment aucune envie d'être là. Des billes, sérieusement ? Sur quel traumatisme d'enfance Rodrigue Duchamp joue-t-il déjà ? Il en fait vraiment trop. Son regard se pose sur l'invitation en papier recyclé dans sa main. Ah oui, il

avait été rejeté dans la cour de l'école car son père n'avait pas voulu lui acheter des billes : « jeu de tapette » avait-il décrété. Alors, l'enfant blessé devenu adulte est allé récolter les billes perdues dans les caniveaux de France et de Navarre pour faire de ces petits objets tant désirés des œuvres d'art... Léna lève les yeux au ciel dans le noir du taxi. Et dire qu'elle devra probablement expertiser et vendre une de ses créations dans quelques années. Franchement, le monde de l'art n'a aucune limite. L'art moderne, particulièrement, la dépasse. Elle ne jure que par les vieux meubles, mais c'est un secret, car finalement, ce sont les digressions douteuses de l'art contemporain qui sont aussi ce qui la font vivre : souvent, plus c'est gros et tiré par les cheveux, plus les prix montent. Embaucher le vide dans du papier de soie pour en faire quelque chose que tous vont vouloir posséder. Qu'à cela ne tienne, Léna Soulat est là pour eux, et pour leur argent.

Le taxi s'arrête devant un immeuble cossu et elle grimpe jusqu'au dernier étage du bâtiment où se trouve son appartement. Sa tanière est un trois pièces qui partage le palier avec un autre appartement de la même taille et lui a coûté une fortune. D'un geste bref, elle enlève ses chaussures, pose son sac, ne prend pas la peine d'allumer les lumières et ouvre le frigo pour prendre un verre d'eau filtrée. À l'intérieur, un étage de mangue prédécoupée dans des boîtes de conservation, en dessous exactement le même nombre de boîtes avec du poulet, et en dessous encore les mêmes boîtes avec du quinoa cuit au gramme près. Propre, net, méthodique. Les minutes passent et elle commence à se détendre, un observateur averti pourrait voir ses épaules se relâcher. Elle se sent bien mieux ici, au calme, dans la pénombre, sans le brouhaha et la comédie incessante de ces événements où il faut tout de même qu'elle se montre de temps en temps. Toujours en compagnie des bonnes personnes. Surtout en ce moment. Elle se dirige vers un fauteuil du salon, le modèle Croissant de la maison Gubi, pose son repas sur la table basse adjacente et attrape son ordinateur portable.

Assise, ses pieds nus sous les fesses, elle commence son nouveau rituel : ouvrir Google actualités pour y taper le nom qui ne cesse de retentir entre ses deux oreilles. Rien de nouveau. Instagram. Elle se connecte à son faux compte @laviedemelodie. Elle tape le même nom dans la barre de recherche. Tiens, il est passé de 837 à 835 followers. Pas de nouvelle photo sur son feed. Heureusement, ça l'aurait énervée. Une photo est trop engageante, une photo veut trop dire, une photo reste gravée. En revanche, une nouvelle story. Elle appuie sur le cercle rose de son pouce manucuré. La photo d'un verre de vin blanc sur une table en face au Bassin d'Arcachon. Elle fronce les sourcils et ferme l'écran d'un coup sec. Elle sait où il est, probablement avec qui, et ce n'est pas avec elle. Son ventre se noue. Il apprécie assez le moment pour le partager à 835 inconnus pendant 24h.

Léna plante une fourchette rageuse dans un morceau de blanc de poulet et regarde par la fenêtre. Est-ce un test ?

PARTIE 1

Chapitre 1

Le Gers. Cette campagne vallonnée et verdoyante, ces villages typiques, une gastronomie généreuse, des vins gourmands, la subtilité des plus grands Armagnacs. Son histoire riche, son terroir, sa nature, ses canards gras... Et puis la boue, l'isolement, l'ennui, la campagne, encore la campagne. Trop de campagne. Le Gers : Léna vient du Gers, et elle ne l'a jamais apprécié. On peut même dire, sans trop se tromper, qu'elle l'a toujours détesté. Les Anglais fantasment sur ses vieilles pierres et ses hameaux pittoresques à racheter pour une bouchée de pain, mais dès qu'elle en a été capable, elle en est partie.

Plus précisément, elle est partie de Lectoure, village charmant, légèrement bourgeois. Il y a même une agence immobilière de luxe, ce qui en dit long sur la côte de popularité du coin. Lectoure et sa cathédrale, ses thermes, sa rue principale avec son épicerie fine et son café des sports amélioré, l'ancien château des comtes d'Armagnac, son village des brocanteurs. Si la Léna d'aujourd'hui y était passée par hasard, sans y avoir vécu tant d'années douloureuses, elle aurait probablement trouvé ça charmant et pris une chambre au Collège des Doctrinaires pour un week-end entre brocantes, balades en campagne et dégustation d'Armagnac grand cru. La réalité, c'est que ce n'est pas le cas. Elle y a grandi, et c'est précisément pour ça qu'elle déteste cet endroit.

Avec Clothilde, sa mère, elles habitaient dans une petite maison en contrebas du village, sombre, humide, car proche de la rivière. Une mesure. Excentrée. Pour arriver au village, il fallait traverser la voie ferrée, puis monter une côte si raide que Léna l'avait maudit quotidiennement. Si on avait le courage de passer au-delà de l'apparence peu flatteuse de la maison, on pouvait découvrir que l'intérieur était propre et autant coquet que possible, même si tout le linge de maison était usé, la nappe en plastique trouée, et les coutures des fauteuils effacées tant elles étaient fatiguées. Les Soulat n'étaient ni bourgeoises, ni parisiennes, ni anglaises. Elles cochaient la mauvaise case : celle des aides sociales. Elles étaient statistiquement pauvres.

Clothilde Soulat avait eu Léna jeune. Il est évident qu'elle a été une belle femme : traits fins, grande, un port altier, les cheveux encore abondamment blonds dans l'enfance de sa fille. Malheureusement, son visage était ravagé par une tempête interne qu'elle ne pouvait pas taire. Elle était malmenée par ses pensées négatives, bruyantes et chaotiques comme un orchestre sans chef. Clothilde Soulat avait en permanence l'air dérangée par un goût âcre dans la bouche.

La mère et la fille vivaient seules. Monsieur Soulat était décédé dans un accident de voiture alors que Léna avait deux ans. Il n'y avait pas d'autre famille restante. Les grands-parents paternels étaient morts avant que Léna ne naisse, et il n'a jamais eu mention des grands-parents maternels - ce silence en faisait d'ailleurs l'un des sujets de discussion les plus périlleux à envisager.

Leur quotidien tenait sur une discipline stricte, sans débordements. L'amour semblait avoir été remplacé par une forme de préparation mentale, comme si Clothilde s'était donnée pour mission de former sa fille à survivre sur un champ de bataille invisible mais sanglant. Le soir, elles regardaient la télévision et Clothilde critiquait les fautes de goût des participantes de télé-réalité, ou chantait les louanges des grands meneurs de troupes de l'Histoire. Peu de gens trouvaient grâce à ses yeux, mis à part les généraux, les dictateurs, les grands auteurs, et les maisons de Haute Couture. Sa passion pour ces sujets, pourtant si éloignés de leur quotidien modeste, était un mystère pour Léna. Mais elle ne s'en plaignait pas, jamais : c'était l'un des rares moments où le débit de parole de sa mère était élevé et où leur relation ressemblait plus à des échanges qu'au dressage.

Au quotidien, Clothilde n'était pas une grande cuisinière mais une sorte d'hygiéniste rigoureuse. Elle cuisinait des choses simples et comestibles pour plusieurs jours, avec leurs petits moyens, aux calories maîtrisées car elles ne devaient pas se laisser aller - comme si elles en avaient le luxe. Qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il neige, Clothilde partait tous les jours pour des longues marches militaires dont elle seule savait ce qu'elles venaient apaiser. Quelle rage cherchait-elle à extérioriser ? Tout le village s'était posé la question au moins une fois. Quand la météo était clémente, elle amenait sa fille avec dans leurs sacs à dos des pommes et sandwiches de pain de mie, pour « forger le corps et le caractère ». Durant ces marches, Clothilde parlait de littérature, de Paris, des cabarets, des bars enfumés, de la famille royale anglaise, de l'Allemagne nazie, puis à nouveau des cafés parisiens. Les enchaînements n'avaient aucune logique. Les jours studieux, la mère se sentait investie dans la scolarité de sa fille et lui faisait réciter les tables de multiplication ou bien posait des questions sur les leçons apprises la semaine précédente. L'oisiveté n'était pas au programme, jamais. Léna devait être la meilleure de sa classe.

Au moment du coucher, Clothilde lisait à sa fille quelques pages de George Sand, de Françoise Sagan, ou de Zola avant de la border bien serrée avant de lui faire une caresse sur le front. Parfois, même, un léger baiser sur le sommet de son crâne. C'était là le plus proche d'une déclaration d'amour qu'elle puisse faire, comme une récompense après une journée de discipline. Léna se souvenait du goût si doux, si particulier de ces moments, car ils étaient rares, presque irréels ; d'ailleurs, ne dormait-elle pas déjà parfois ? N'était-ce pas un rêve ?

Cette vie cadrée représentait un peu plus des deux tiers du temps, mais le dernier tiers était de loin le plus compliqué. Clothilde pouvait piquer des colères monstrueuses, entrer dans des crises de larmes terribles et inexplicables, puis sombrer dans de longues phases de silence. Lorsqu'elle s'enfermait ainsi dans sa tête, il pouvait se passer plusieurs jours sans que Léna n'échange un mot avec qui que ce soit à la maison. Très vite, elle avait appris à cuisiner, à ouvrir des boîtes de conserve, à faire chauffer de l'eau pour des nouilles chinoises, à manger

seule, et à tenter de faire manger sa mère aussi, malgré ses mâchoires si crispées qu'elles grinçaient jour et nuit. Les rumeurs du village étaient catégoriques : Clothilde Soulat était folle. Elle n'avait jamais su garder un travail. Elle avait essayé, dans plusieurs commerces du coin, mais tôt ou tard, l'une de ses phases de crise finissait toujours par surgir et elle cessait de venir travailler sans prévenir. Forcément, cela se soldait par un licenciement, aussi bienveillant soit le commerçant ou la personne chez qui elle faisait le ménage. Vers l'âge de six ans, Léna se souvenait de rendez-vous médicaux à Auch, de personnes en blouses blanches venus inspecter la maison. Finalement, un diagnostic avait été posé, « bipolaire », et avait au moins permis de donner un peu de stabilité à leur situation en bénéficiant d'une aide financière de l'État. Heureusement, son père avait été propriétaire de leur maison et amassé quelques économies dont elles en avaient hérité : ce n'était pas grand-chose mais cela leur avait permis de vivre, sans pour autant leur permettre la moindre extravagance.

Ainsi Léna avait grandi en étant la fille de la femme bizarre, cette femme aussi belle qu'instable, qui vivait recluse en contrebas du village avec sa fille maigrichonne et silencieuse. Cela n'aide pas pour se créer une vie sociale mais par chance, elle s'en fichait déjà royalement.